



TRIBUNE

Disparus corps et biens

Par Francine Demichel / Présidente de la Fondation de l'Université

À l'invitation fidèle du maire de Bonifacio, Jean-Charles Orsucci, se sont déroulées les 17^{es} journées universitaires d'histoire maritime, organisées par le professeur Michel Vergé-Franceschi. Le thème en était « naufrage et archéologie maritime ».

Ce fut un magnifique échange scientifique, comme la Corse pourrait en connaître plus souvent. Nous avons tous appris Victor Hugo, lu des récits plus ou moins romancés sur le *Titanic*, et versé des larmes sur le sort malheureux des naufragés du *Radeau de la Méduse* devant le tableau de Géricault. Mais les naufrages, les connaissons-nous vraiment ? Le naufrage n'est pas le fruit du hasard ou de la fatalité. Il résulte d'une sorte de nécessité sociale. Il est le produit d'un voyage historique précis. Quand l'eau, porteuse d'espoir, se transforme en porteuse de mort, c'est la société qui produit le naufrage : pensons au naufrage de la *Sémillante* qui coule dans les Bouches de Bonifacio, il y a 160 ans, avec 700 personnes à bord. Aucun cadavre ne peut être identifié.

Le naufrage fait l'histoire

Les naufrages sont et font l'histoire, à travers la turbulence, l'angoisse, la mort. Imaginaire et réalité se mêlent pour évoquer les corsaires, les pirates, les terres étranges, les découvertes, les voyages périlleux, tel celui de saint Paul à Malte qui servit à construire l'identité maltaise. Événement redoutable, et apparemment incalculable, le naufrage fait pourtant l'histoire, car il traduit l'évolution des techniques et des politiques sociétales.

Le monde de la mer est un renoncement, nous a démontré le professeur Michel Vergé-Franceschi ; longtemps les marins ne doivent pas savoir nager, ils adhèrent au protestantisme cultivé. La mer est redoutée (cf la Bible), le déluge, le chaos, le péril traversent de nombreux récits maritimes le professeur Jean Vivies évoque « l'engloutissement qui exclut la trace, la topographie du souvenir ». La mer

est le lieu inconfortable des barbaresques, elle est hostile au héros. L'orateur, Jean Vivies, nous décrit brillamment le livre de Swift *Les voyages de Gulliver*, ce « marin catastrophique » aux naufrages successifs. L'allégorie politique, la comédie de la relativité, la satire polymorphe sont évoquées avec subtilité.

Les pauvres abandonnés

L'État n'aime pas la mer, ni les marins, ces nomades incontrôlables : le recollement des corps des disparus importe peu : les juristes savent comment on abandonne les disparus « corps et biens » à leur triste sort, en les renvoyant au néant et à l'oubli. Les disparus emportent tout avec eux, leurs souhaits comme leurs biens ; aucun héritage, aucune trace, aucun monument... sauf quelques archives. Une description très intéressante concernait le dépouillement des archives corses, pendant la période génoise (archives notariales ou rapports de mer), puis françaises (registres des correspondances) qui retracent les chroniques du naufrage ordinaire : ce sont toujours les pauvres qui sont abandonnés, hier comme aujourd'hui, même si les

naufrages sont de plus en plus rares, et si seules les côtes restent dangereuses.

La littérature et l'histoire ont été confrontées tout au long de la journée, sans jamais oublier que la littérature c'est de la représentation et que l'histoire se doit de respecter les faits. Les naufrages ont été multiples et l'héritage est présent, même si les traces sont difficiles à retrouver. La Méditerranée, cette « machine à faire des civilisations » selon Paul Valéry, citée par la professeure Françoise Graziani, est

un conservatoire de vestiges, et Boccace en fait une exploration imaginaire, dans un vagabondage, une errance fabuleuses. L'art de naviguer c'est l'art de lutter contre les tempêtes pour sauver les mythes et les indices des communautés. Il faut, nous dit Françoise Graziani, défendre la poésie devant les menaces de destruction des épaves des civilisations étrangères : la quête du sens est essentielle dans cette Méditerranée, « espace commun à toutes les civilisations concurrentes ».

Les messages de la mer

Les naufrages vénitiens au xv^e siècle, thème de la conférence de la professeure Elizabeth Crouzet-Pavan, se déroulent dans un contexte social particulier, où le patriciat vénitien cultivé détient tout le pouvoir politique. Le radeau du vaisseau amiral *La Méduse* naufragé le 17 juin 1816, qui compta 15 survivants sur 150 passagers, assoiffés et affamés connut une véritable insurrection populaire, et le professeur Boudon montra comment se sont déroulés les actes d'anthropophagie, et les rapports de la violence et de la mort avec les enjeux politiques de tous les temps. Les archéologues

Franca Cibecchini, Arnaud Cazenave de la Roche, Michel L'Hour ont abondamment décrit le patrimoine immergé et les intéressantes fouilles marines autour de la Corse, notamment. Les civilisations naufragent aussi, comme l'a brillamment rappelé le professeur Paolo Odorico à propos de Byzance. Le professeur Alain Di Meglio, concluant le colloque, a montré l'intérêt scientifique de ces regards croisés littéraires, historiques et archéologiques.

« **L'État n'aime pas la mer ni les marins, ces nomades incontrôlables** »